

TEXTES MODALITÉS SIGNIFICATION INTENTIONNALITÉ

BRUNO GNASSOUNOU

1. INTRODUCTION : LE RÉEL ET LE NOMINAL

Kripke. Un autre terme qu'on emploie en philosophie est « analytique ». De nos jours, les exemples usuels d'énoncés analytiques sont du type « Les célibataires sont non mariés ». Kant [...] donne comme exemple « L'or est un métal jaune », exemple qui me paraît bien extraordinaire, car c'est précisément le genre de chose qui pourrait se révéler faux. (*Le Logique des noms propres*, p. 27)

Kant. Des jugements *analytiques* se bornent à dire dans le prédicat ce qui a déjà été pensé dans le concept du sujet, bien que moins clairement et consciemment. Quand je dis « Tous les corps sont étendus » je n'ai pas le moindre élargi mon concept de corps ; je me suis contenté de l'analyser [...] Tous les jugements analytiques reposent sur le principe de contradiction, et ce sont par nature des connaissances *a priori*, que les concepts qui leur servent de matière soient empiriques ou non. [...] C'est précisément la raison pour laquelle toutes les propositions analytiques sont des jugements *a priori*, lors même que leurs concepts sont empiriques, par exemple : l'or est un métal jaune ; car pour savoir cela, en dehors de mon concept d'or qui impliquait que ce corps est jaune et que c'est un métal, je n'ai besoin d'aucune expérience supplémentaire, car c'est précisément cela qui constituait mon concept, et il me suffisait de l'analyser, sans avoir à mettre en quête de rien d'autre qui lui soit antérieur. (Kant, *Prolégomènes à toute métaphysique future*, Avertissement, 2a-2b, pp. 26-27 Vrin)

Wittgenstein. Il n'y a pas de compulsion qui fait arriver une chose parce qu'une autre arrive. La seule nécessité qui existe est la nécessité *logique*. (*Tractatus logico-philosophicus*, 6.37)

Essence réelle et essence nominale

Locke

Locke. 1) Essence peut être pris pour l'être même de quelque chose, par laquelle il est ce qu'il est. Ainsi la constitution interne réelle des choses, généralement inconnue dans le cas des substances, dont dépendent leurs qualités que l'on peut découvrir, peut être nommée leur essence [...] 2) L'érudition et les débats de la scolastique se sont beaucoup affairés autour du genre et de l'espèce, et de ce fait le mot essence a presque totalement perdu sa signification première ; au lieu de l'appliquer à la constitution réelle des choses, on l'a appliquée presque uniquement à la constitution artificielle des genres et des espèces. [...] On peut nommer, sans difficulté, à mon avis, ces deux sortes d'essence, l'une réelle et l'autre nominale. (Locke, Essai sur l'entendement humain, III, ch.3, § 15, pp. 59-60, trad. J.-M. Vienne)

Locke. Après avoir ainsi distingué les essences en essences nominales et essences réelles, on peut encore noter que dans les espèces d'idées simples et de modes, elles sont toujours les mêmes, mais que dans les substances, elles sont toujours totalement différentes. Ainsi, une figure incluant un espace entre trois lignes est l'essence réelle aussi bien que nominale du triangle, car elle n'est pas seulement l'idée abstraite à laquelle on attache le nom général, mais la véritable essence ou être de la chose même, le fondement dont découle toutes ses propriétés, et auquel elles sont toutes attachées sans séparation possible. Mais il en va tout autrement en ce qui concerne ce morceau de matière qui constitue l'anneau à mon doigt, où ces deux essences sont manifestement différentes. C'est en effet la constitution réelle de ses parties insensibles dont dépendent toutes ces propriétés (couleur, poids, fusibilité, fixité, etc.) que l'on y trouve ; cette constitution, on ne la connaît pas, et parce qu'on n'en a pas d'idée singulière, on n'en a pas de nom qui en soit le signe. Et pourtant, c'est sa couleur, son poids, sa fusibilité, sa fixité, etc. qui ont fait l'or ou qui lui donnent droit à ce nom, qui donc constitue son essence nominale (en effet rien ne peut être appelé or sans avoir les qualités conformes à cette idée complexe abstraite à laquelle est attaché le nom. Locke, Essai, III, 3, §18, pp. 62-63.

Locke. De telle sorte si l'on me demande s'il m'est essentiel, à moi ou à tout autre être corporel singulier, d'avoir de la raison, je réponds que non, pas plus qu'il n'est essentiel à cette chose blanche sur laquelle j'écris de porter des mots. Mais si cet être particulier doit être compté comme dans la classe des hommes et si on doit lui donner le nom homme, alors la raison lui est essentielle, à supposer que la raison soit une partie de l'idée complexe dont tient lieu le nom homme comme il est essentiel à cette chose sur laquelle j'écris de contenir des mots si je lui donne le nom Traité et si je l'ordonne sous cette espèce. (Locke, Essai sur l'entendement humain, III, ch.6, §4, pp.

104-105, trad. J.-M. Vienne)

Locke. Il s'ensuit qu'une chose unique ne peut commencer deux fois son existence et deux choses ne peuvent avoir un unique commencement. (Locke, Essai, II, 27, §1, p. 512)

Leibniz

Leibniz. L'or peut être défini nominalement de plusieurs façons ; on peut dire que c'est le plus pesant des corps, que c'est le plus malléable et que c'est un corps fusible qui résiste à la coupelle et à l'eau forte, etc. Chacune de ces marques est bonne et suffit à reconnaître l'or, au moins provisionnellement et dans l'état présent de nos corps, jusqu'à ce qu'il se trouve un corps plus pesant comme quelques chimistes le prétendent de leur pierre philosophale, ou jusqu'à ce qu'on fasse voir cette lune fixe, qui est un métal qu'on dit avoir la couleur de l'argent et presque toutes les autres qualités de l'or, et que M. le chevalier Boyle semble avoir fait. Aussi peut-on dire que, dans les matières que nous ne connaissons qu'en empiriques, toutes nos définitions ne sont que provisionnelles. (Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, III, 3, §16, p.233, GF)

Leibniz. On objecte qu'en disant : Tout or est fixe, si l'on entend par l'idée de l'or l'amas de quelques qualités où la fixité est comprise, on ne fait qu'une proposition identique et vaine, comme si l'on disait : Le fixe est fixe ; mais si l'on entend un être substantiel, doué d'une certaine essence interne, dont la fixité est une suite, on ne parlera pas intelligiblement, car cette essence réelle est tout à fait inconnue. Je réponds que le corps doué de cette constitution interne est désigné par d'autres marques externes où la fixité n'est point comprise, comme si l'on disait : Le plus pesant de tous les corps est encore un des plus fixes. Mais tout cela n'est que provisionnel, car on pourrait trouver quelque jour un corps volatile, comme pourrait être un mercure nouveau, qui fût plus pesant que l'or, et sur lequel l'or nageât, comme le plomb nage sur notre mercure. (Leibniz, *NEEH*, II, 6, § 14, p. 243)

Leibniz. Quand je pense à un corps, qui est en même temps jaune, fusible, et résistant à la coupelle, je pense à un corps dont l'essence spécifique, quoique inconnue à moi dans son intérieur, fait émaner ces qualités de son fond et se fait connaître confusément au moins par elles. (Leibniz, *NEEH*, IV, 6, § 8, p. 319)

Leibniz. Vous voyez donc, Monsieur, que le nom de l'or par exemple signifie non pas seulement ce que celui qui le prononce en connaît ; par exemple, un jaune très pesant, mais encore ce qu'il ne connaît pas, et qu'un autre peut en connaître, c'est-à-dire un corps doué d'une constitution interne, dont découlent la couleur et la pesanteur, et dont naissent encore d'autres propriétés,

qu'il avoue être mieux connues des experts. (Leibniz, *NE*, II, 11, §24, pp. 277-278)

Aristote

Aristote. Les exemples suivant relèvent de la liaison : *Il est possible-de-marcher-tout-en-étant-assis* ou *Il est possible d'écrire-tout-en-n'écrivant-pas*. En effet, selon que l'on sépare ou lie les mots, on ne signifie pas la même chose lorsque l'on dit *Il est possible de marcher tout en étant assis*. Cela vaut aussi pour l'autre exemple, si les mots « écrire tout en n'écrivant pas » sont liés. Cela signifie que l'on ne peut au même instant écrire et ne pas écrire ; mais si en revanche, ils ne sont pas liés, cela signifie que l'on a, alors que l'on n'écrit pas, la capacité d'écrire. (Aristote, *Réfutations sophistiques*, ch.4, 166a25)

Définitions réelles et nominales

Aristote

Aristote. Mais puisque l'ont dit que la définition (horismos) est un énoncé (logos) de « ce que c'est », il est manifeste qu'un type de définition sera un énoncé de ce que le nom ou un autre énoncé nominal de la chose signifie (logos tou ti semanei onoma), par exemple ce que signifie la réponse à la question : « qu'est-ce qu'un « triangle » en tant que triangle ? » [...]

Aristote. Donc l'une des définition de la définition est celle que l'on a dite, et une autre c'est qu'elle est un énoncé qui montre pourquoi la chose est (dia ti estin). De sorte que la première forme signifie mais ne prouve pas, alors que la suivante il est manifeste qu'elle sera comme une démonstration du « ce que c'est », différant de la démonstration par l'ordre des termes. Il y a en effet une différence entre dire pourquoi il tonne et ce qu'est le tonnerre ; car on dira dans le premier cas « parce que le feu s'éteint dans les nuages, et à la question « qu'est-ce que le tonnerre ? » on répondra « le bruit d'un feu qui s'éteint dans les nuages ». (Aristote, *Analytiques seconds*, II, ch. 10, 93b30 (traduction P. Pellegrin, GF, p. 283).

Aristote. Quelqu'un qui sait ce qu'est un homme (ou toute autre chose) doit aussi savoir que la chose existe. Car personne ne sait ce qu'est une chose (o ti estin) si elle n'existe pas. Quelqu'un peut savoir ce que l'expression ou le nom signifie (semainein) quand je dis « bouc-cerf », mais ce qu'est un bouc-cerf, il est impossible de le savoir. » Aristote, *Analytiques seconds*, II, ch.7, 92b4-8 (traduction personnelle).

Aristote. Nous savons parfois par accident que quelque chose est et nous le savons parfois en connaissant quelque chose de la chose elle-même, par exemple en sachant que le tonnerre est un certain bruit dans les nuages, que l'éclipse est une certaine privation de lumière que l'homme est un certain être vivant ou que l'âme est ce qui se meut de soi-même » Aristote, *Analytiques*

seconds, II, ch.8, 93a 21-24 (traduction personnelle).

Aristote. Il est évident que des substances sensibles individuelles il ne saurait y avoir ni définition, ni démonstration. Aristote, Métaphysique, Z, 1040a 1

Aristote. Mais les mots établis par l'usage sont communs à tous les membres de la classe qu'ils désignent : ils doivent donc, nécessairement, s'appliquer à d'autres êtres que la chose que l'on définit. Si l'on te définissait, toi, par exemple, et qu'on dise que tu es un animal maigre ou blanc ou telle autre qualification, ce serait là un caractère qui pourrait aussi s'attribuer à un autre. Aristote, Métaphysique, Z, 1040a 33.

Aristote. Il n'y a d'énonciation (logos) que de l'universel, car l'essence du cercle et le cercle, l'essence de l'âme et l'âme sont une même chose. Mais quand il s'agit du composé, tel que ce cercle-ci, c'est-à-dire un des cercles individuels, qu'il soit sensible ou intelligible (j'entends par cercles intelligibles, par exemple, les cercles mathématiques, par cercles sensibles, par exemple les cercles d'airain ou de bois), dans ce cas-là il n'y a pas de définition : c'est respectivement par l'intuition (noeseos) et la perception (aistheseos) qu'on les connaît. Aristote, Métaphysique, Z, 1036a1-5

Leibniz

Leibniz. Il est bon aussi de discerner les définitions nominales et les réelles : j'appelle définition nominale, lorsque l'on peut encore douter si la notion définie est possible, comme par exemple si je dis qu'une vis sans fin est une ligne solide [=dans l'espace] dont les parties sont congruentes ou peuvent incéder l'une sur l'autre [=se superposer]; celui qui ne connaît pas d'ailleurs ce qu'est une vis sans fin pourra douter si une telle ligne est possible, quoique en effet ce soit une propriété réciproque [=une proposition établissant des conditions nécessaires et suffisantes] de la vis sans fin, car les autres lignes dont les parties sont congruentes (qui ne sont que la circonférence du cercle et la ligne droite) sont planes, c'est-à-dire se peuvent décrire in plano. Cela fait voir que toute propriété réciproque peut servir à une définition nominale; mais lorsque la propriété donne à connaître la possibilité de la chose, elle fait la définition réelle; et tandis qu'on a qu'une définition nominale, on ne saurait s'assurer des conséquences qu'on en tire, car, si elle cachait quelque contradiction ou impossibilité, on en pourrait tirer des conclusions opposées. C'est pourquoi les vérités ne dépendent point des noms, et ne sont point arbitraires comme quelques nouveaux philosophes ont cru. Au reste, il y a encore bien de la différence entre les espèces des définitions réelles, car quand la possibilité ne se prouve que par expérience comme dans la définition du vif-argent dont on connaît la possibilité parce qu'on sait qu'un tel corps se trouve effectivement qui est un fluide extrêmement pesant et néanmoins assez volatil, la définition est seulement réelle et rien davantage; mais lorsque

la preuve de la possibilité se fait a priori, la définition est encore réelle et causale, comme lorsqu'elle contient la génération possible de la chose. (Leibniz, *Discours de métaphysique*, § 24)

Leibniz. C'est pourquoi j'appelle définition réelle celle qui fait connaître que le défini est possible, et celle qui ne le fait point, n'est que nominale chez moi. Par exemple, si on définissait le cercle, que c'est une figure dont chaque segment reçoit partout le même angle (c'est-à-dire que les angles dans un même segment contenus, des droites tirées des deux extrémités à quelque point que ce soit, soient les mêmes), c'est une de ces propriétés que j'appelle paradoxes et dont on peut douter d'abord, si elles sont possibles, car on peut douter si une telle figure se trouve dans la nature des choses. Mais quand on dit que le cercle est une figure décrite par une droite qui se meut dans un plan, en sorte qu'une extrémité demeure en repos, on connaît la cause ou la réalité du cercle (Leibniz, lettre à Foucher, GP I, p. 385; voir aussi « Sur la synthèse et l'analyse universelles ou sur l'art d'inventer et de juger » in Leibniz, GP VIII, pp. 294-295, traduction dans Leibniz, *Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités*, éd. Rauzy, PUF, pp 137-139)

Leibniz. Théophile : il semble que votre langage innove extrêmement dans les manières de s'exprimer. On a bien parlé jusqu'ici de définitions nominales et causales ou réelles, mais non pas que je sache d'essences autres que réelles, à moins que par essences nominales on ait entendu des essences fausses et impossibles, qui paraissent être des essences, mais n'en sont point, comme le serait par exemple celle d'un décaèdre régulier, c'est-à-dire d'un corps régulier, compris sous dix plans ou hédres. L'essence dans le fond n'est que la possibilité de ce qu'on propose. Ce qu'on suppose possible est exprimé par la définition; mais cette définition n'est que nominale, quand elle n'exprime point en même temps la possibilité, car alors on peut douter si cette définition exprime quelque chose de réel, c'est-à-dire de possible, jusqu'à ce que l'expérience vienne à notre secours pour nous faire connaître cette réalité a posteriori, lorsque la chose se trouve effectivement dans le monde; ce qui suffit au défaut de la raison, qui ferait connaître la réalité a priori en exposant la cause ou la génération possible de la chose définie. Il ne dépend donc pas de nous de joindre les idées comme bon nous semble, à moins que cette combinaison ne soit justifiée ou par la raison qui la montre possible, ou, par l'expérience qui la montre actuelle, et par conséquent possible. Pour mieux distinguer ainsi l'essence et la définition, il faut considérer qu'il n'y a qu'une essence de la chose, mais qu'il y a plusieurs définitions qui expriment une même essence, comme la même structure ou la même ville peut être représentée par des différentes scénographies, suivant les différents côtés dont on la regarde. (Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, livre III, ch. 3, § 15, p. 228 GF)

Hobbes. Les vérités premières entre toutes sont issues de la décision de

ceux qui ont imposé des noms aux choses, ou ont accepté des noms donnés par d'autres. Ainsi par un exemple, un homme est un animal est vrai précisément parce qu'il a plu d'imposer ces deux noms à la même chose. (Hobbes, *De Corpore* (1655), 1re partie, ch. 3, § 8)

Pascal Car combien y a-t-il de personnes qui croient avoir défini le temps quand ils ont dit que c'est la mesure du mouvement, en lui laissant cependant son sens ordinaire ! Et néanmoins ils ont fait une proposition, et non une définition. Combien y en a-t-il de même qui croient avoir défini le mouvement quand ils ont dit : *Motus nec simpliciter actus nec mera potentia, sed actus entis in potentia* [= le mouvement n'est pas simplement acte, ni pure puissance, mais acte de l'entité en puissance]. Et cependant, s'ils laissent au mot de mouvement son sens ordinaire comme ils font, ce n'est pas une définition, mais une proposition ; et confondant ainsi les définitions qu'ils appellent définitions de nom, qui sont les véritables définitions libres, permises et géométriques, avec celles qu'ils appellent définitions de chose, qui sont proprement des propositions nullement libres, mais sujettes à contradiction, ils s'y donnent la liberté d'en former aussi bien que des autres ; et chacun définissant les mêmes choses à sa manière, par une liberté qui est aussi défendue dans ces sortes de définitions que permise dans les premières, ils embrouillent toutes choses et, perdant tout ordre et toute lumière, ils se perdent eux-mêmes et s'égarent dans des embarras inexplicables. (Pascal, *De l'esprit géométrique* in *Œuvres complètes*, Seuil, p. 351)

Car, par exemple, le temps est de cette sorte. Qui le pourra définir ? Et pourquoi l'entreprendre, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant de temps, sans qu'on le désigne davantage ? Cependant il y a bien de différentes opinions touchant l'essence du temps. Les uns disent que c'est le mouvement d'une chose créée ; les autres que la mesure du mouvement, etc. Aussi ce n'est pas la nature de ces choses que je dis qui est connue de tous ; ce n'est simplement que le rapport entre le nom et la chose ; en sorte qu'à cette expression, temps, tous portent la pensée vers le même objet : ce qui suffit pour faire que ce terme n'ait pas besoin d'être défini, quoique ensuite, en examinant ce que c'est que le temps, on vienne à différer du sentiment après s'être mis à y penser ; car les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme, et non pour en montrer la nature. (Pascal, *De l'esprit géométrique* in *Œuvres complètes*, Seuil, p. 350)

Le contingent *a priori*

Wittgenstein Il y a une chose dont on ne peut pas énoncer qu'elle a 1 mètre de long ou qu'elle n'a pas 1 mètre de long, et c'est le mètre-étalon de Paris. Mais ce disant, nous n'avons naturellement pas attribué à celui-ci une quelconque propriété remarquable, mais simplement caractérisé son rôle spécifique dans le jeu de la mesure effectuée avec le mètre.

Imaginons que, de la même façon que le mètre-étalon, les modèles de couleurs soient également conservés à Paris. Cela étant, nous expliquons : « sépia » veut dire la couleur du sépia-étalon qui est conservé là-bas à l'abri de l'air. Dans ce cas, cela n'aurait pas de sens d'énoncer à propos de ce modèle qu'il a cette couleur, ni qu'il ne l'a pas.

Nous pouvons exprimer cela ainsi : ce modèle est un instrument du langage qui nous sert à formuler des énoncés de couleur. Il est dans ce jeu non pas un représenté, mais un moyen de représentation. (Wittgenstein, *Les Recherches philosophiques*, § 50)

Kripke Wittgenstein dit quelque chose de très curieux à ce sujet. Il dit : « Il y a une chose dont on ne peut pas énoncer qu'elle a 1 mètre de long ou qu'elle n'a pas 1 mètre de long, et c'est le mètre-étalon de Paris. Mais ce disant, nous n'avons naturellement pas attribué à celui-ci une quelconque propriété remarquable ». C'est là une propriété bien « extraordinaire », en fait, pour une barre. A mon avis, Wittgenstein doit avoir tort. Si la barre mesure, par exemple, 39,37 pouces (je suppose que nous avons un étalon spécial pour les pouces), pourquoi ne mesure-t-elle pas un mètre ? (Kripke, *La Logique des noms propres*, p. 42)

Kripke Deuxièmement, tant dans les cas d'espèce que dans celui des noms propres, il faut, selon ma conception, distinguer deux choses : les propriétés qu'on associe *a priori* à un terme en vertu de la manière dont sa référence a été fixée, mais qui peuvent parfaitement être contingentes, et les propriétés analytiques (et donc nécessaires) qui sont associées à un terme en vertu de sa signification. Pour les noms d'espèce comme pour les noms propres, la manière dont la référence d'un terme est fixée n'a rien à voir avec sa signification [...] Si nous imaginons un baptême hypothétique de cette substance [l'or], nous devons imaginer une cérémonie où la « définition » serait à peu près : « L'or est la substance exemplifiée par les spécimens que voilà, ou du moins par la plupart d'entre eux ». Plusieurs aspects de ce baptême valent d'être notés. D'abord, l'identité énoncée par la « définition » n'exprime pas une vérité (complètement) nécessaire : bien que chacun des spécimens soit certes essentiellement (nécessairement) de l'or, l'or aurait pu exister même si les spécimens, eux, n'avaient pas existé. La définition exprime pourtant bien une vérité *a priori*, tout comme (et avec les mêmes réserves que) la définition du mètre, « 1 mètre = la longueur de *S* » : elles *fixent la référence*. (Kripke, *La Logique des noms propres*, p. 124)

Quine, Marcus

Quine Un objet, de lui-même et quel que soit son nom, ou même s'il n'en a aucun, doit être considéré comme ayant certaines de ses propriétés (traits) nécessairement et d'autres de façon contingente, en dépit du fait que les dernières découlent de certaines façons de spécifier l'objet aussi analytiquement que les autres manières de le spécifier. (Quine, « Reference and Modality » in *From a Logical Point of View*, p.155)

Quine Dans « Reference et Modality », Quine dit que l'essentialisme « means adopting an invidious attitude (un attitude désobligeante) toward certain ways of specifying x [...] and favoring other ways [...] as better revealing the « essence » of the object » (155).

Quine Dans la mesure où nous parlons référentiellement de cet objet [...], il n'y a pas l'ombre d'un sens dans une évaluation qui compte certains des attributs de l'individu considéré comme des attributs nécessaires et d'autres comme des attributs contingents. Certains de ses attributs sont comptent comme importants et d'autres comme sans importance, sans doute, certains sont durables, d'autres passagers, mais aucun ne peut paraître nécessaire ou contingents. (Quine, *Le mot et la chose*, §41, pp. 279-280)

Quine Il fait peu de doute que la notion aristotélicienne d'essence est à l'origine de notre notion moderne d'intension ou de signification. Pour Aristote, les hommes étaient rationnels par essence et avaient deux jambes par accidents. Mais il existe une différence importante entre cette attitude et la doctrine de la signification. Du point de vue de cette dernière, on peut en effet (ne serait-ce que dans l'intérêt de l'argument) dire que la signification du mot « homme » implique la notion de rationalité et non celle d'avoir deux jambes ; mais on peut en même temps considérer que la signification de bipède implique le fait d'avoir deux jambes mais non pas la notion de rationalité. Donc du point de vue de la doctrine de la signification, il est absurde de dire de l'individu effectif qui est simultanément homme et bipède, qu'il est rationnel par essence et qu'il a deux jambes par accident, ou vice versa. Pour Aristote, les choses avaient une essence ; mais seules les formes linguistiques ont une signification. La signification, c'est ce que devient l'essence, une fois divorcée d'avec l'objet de la référence et remariée au mot. » [c'est moi qui souligne]. (Quine, « Les deux dogmes de l'empirisme » (*From a Logical Point of view*, p. 22, trad. fr. dans P. Jacob, de Vienne à Cambridge, 89)

Barcan Marcus Car assigner un nom propre à une chose est différent d'en donner une description unique. Supposons, en effet, que nous fassions un inventaire de toutes les entités considérées comme étant des choses par une culture particulière dans son langage, avec l'ensemble de noms et de descriptions singularisantes équivalentes dont elle dispose, et supposons que

ces entités soient en nombre fini (je fais cette supposition pour simplifier l'exposé). Et supposons que nous distribuons de manière aléatoire autant de nombres que nécessaire pour établir une correspondance biunivoque et qu'ainsi nous donnions une étiquette à chaque chose. Cette étiquette identifiante est un nom propre de la chose. [...] Cette étiquette, un nom propre, n'a pas de sens (*has no meaning*). Il ne sert qu'à étiqueter. [...]

Vous pouvez décrire Vénus comme étant l'étoile du soir, et je peux décrire Vénus comme étant l'étoile du matin, et nous pouvons tous deux découvrir avec surprise, à titre de fait empirique, que la même chose a été décrite. Mais ce n'est pas un fait empirique que :

Vénus I Vénus,

et que, si « a » est un autre nom propre :

Vénus I a.

[...] Ce que je défends est que pour dire réellement d'une identité (au sens le plus fort du mot) qu'elle est vraie, elle doit être tautologiquement ou analytiquement vraie.

(R. Barcan Marcus, *Modalities*, pp.11-12)

Kripke Quelqu'un serait peut-être tenté de m'opposer l'argument suivant : « Vous avez admis que la chaleur aurait pu se révéler ne pas être le mouvement moléculaire, que l'or aurait pu se révéler ne pas être l'élément ayant le nombre atomique 79 [...] Hesperus aurait pu se révéler, si j'ai bien compris, ne pas être Phosphorus. Que pouvez-vous donc vouloir dire lorsque vous dites que de telles éventualités sont impossibles ? Dans la mesure où Phosphorus aurait pu *se révéler* ne pas être Phosphorus, dans cette mesure, Hesperus aurait pu ne pas *être* Phosphorus [...] »

L'auteur de l'objection a raison de soutenir que, si je prétends que cette table n'aurait pas pu être en glace, je dois affirmer aussi qu'elle n'aurait pas pu se révéler être en glace [c'est moi qui souligne] ; « il aurait pu se révéler que *P* » implique que *P* aurait pu être vrai. A quoi correspond donc l'intuition que la table aurait pu se révéler être en glace ou en n'importe quoi, qu'elle aurait pu se révéler ne pas être composée de molécules ? A mon sens, le fait que nous ayons cette intuition veut dire tout simplement qu'il aurait pu y avoir *une* table totalement ressemblante à celle-ci visuellement et tactilement, placée exactement au même endroit dans le pièce, mais en glace. Autrement dit, j'aurais pu (moi ou un autre être conscient) être *qualitativement dans la même situation épistémique* que celle qui prévaut en réalité, je pourrais avoir les mêmes données sensorielles que celles que j'ai en réalité, vis-à-vis d'une *table* en glace [...]

L'énoncé imprécis et inexact affirmant que l'or aurait pu se révéler être un composé devrait (en gros) être remplacé par l'énoncé affirmant qu'il est **logiquement possible** [C'est moi qui souligne] qu'il existe un composé ayant toutes les propriétés initialement attribuées à l'or. L'énoncé inexact selon lequel Hesperus aurait pu se révéler ne pas être Phosphorus devrait être remplacé par la vérité contingente déjà mentionnée au cours de ces conférences : deux corps distincts auraient pu occuper, l'un le matin, l'autre le soir, les positions occupées par Hespérus-Phosphorus-Vénus. (*La Logique des noms propres*, pp. 130-132)

Wittgenstein Il est tout à fait possible qu'une proposition d'expérience devienne une règle de grammaire. Supposez qu'une expérience montrât qu'un élément possédant toutes les autres propriétés du fer ait un poids spécifique de 7,8. Quelle serait notre attitude face à un résultat de ce genre ? Nous pourrions dire qu'il s'agissait d'une erreur. Si cela se produisait très souvent, nous pourrions assigner une autre valeur au poids spécifique du fer. Nous pourrions encore soutenir que, quels que soient les résultats expérimentaux obtenus, il n'y a rien qui soit du fer s'il n'a pas un poids spécifique de 7,5. En ce cas, nous ferions de la proposition selon laquelle le poids spécifique est de 7,5 une règle de notre langage, alors qu'elle était auparavant une proposition empirique, confirmée à un moment et en un lieu donnés. (*Cours de Cambridge*, 1932 – 1935, p. 195 [160 ed.anglaise])

Putnam A la dernière page de *Philosophy in the Twentieth Century*, Ayer propose l'expérience de pensée suivante pour *montrer* qu'il est logiquement possible que l'eau ne soit pas H_2O : « Supposez que dans une partie de ce monde, nous tombions sur une substance qui a la composition chimique H_2O , mais qui n'a pas la propriété de tomber sous forme de pluie, d'éteindre la soif, d'éteindre le feu, etc., et même, peut-être, de ne pas apparaître sous forme liquide. » Je répondrais que c'est *concevable, mais non possible*. Si la question est : « Qu'est-ce que vous diriez si nous découvriions réellement que la composition n'est pas ce qui détermine le comportement », ma réponse serait que *je dirais que ma conception était erronée*. Je n'ai jamais prétendu qu'elle était vraie *a priori* ! Si nous découvrons des substances de composition chimique identique peuvent obéir à des lois différentes, alors notre image du monde toute entière, et non pas seulement notre philosophie, devrait être révisée. Un cas qui serait plus proche de mes propres raisons de devenir sceptique à propos de la « possibilité métaphysique » est le suivant : supposez qu'Ayer ait stipulé que dans le monde réel l'eau *est* H_2O et que la composition détermine *effectivement* le comportement, mais qu'il en vienne ensuite à demander ce que je dirais à propos d'un monde *possible* dans lequel la composition ne détermine pas le comportement et que de l' H_2O ne tombe pas sous forme de pluie, n'éteint pas la soif, n'éteint pas le feu, etc. ? Est-ce que cette substance *hypothétique* serait de l'eau ? Kripke répondrait apparemment : « Oui » ; mais il semble que c'est un cas où la réponse est clairement arbitraire. (Putnam, *Realism with a Human Face*, pp.325-326, note 8)

Identité sortale

Aristote L'être n'est l'essence de rien, car l'étant n'est pas un genre. (Aristote, *Analytiques seconds*, II, ch7, 92b14)

Wittgenstein Considérez de ce point de vue la réduction proposée par Russell de « J'ai rencontré un homme » à « Il existe un x tel que j'ai rencontré x . x est un homme ». Cette manière d'écrire la généralité avait l'avantage d'attirer l'attention sur la différence existant entre « J'ai rencontré un homme » et « J'ai rencontré Smith », mais sous d'autres rapports elle est une énorme source d'erreurs. Comment emploie-t-on les prédicats dans notre langage ? Russell emploie le mot « homme » comme un prédicat, bien qu'il ne soit pratiquement jamais employé ainsi. (C'est précisément ce genre d'emploi qui apparaît fréquemment en philosophie.) Les logiciens emploient des exemples que personne ne penserait à employer dans n'importe quel autre contexte. Qui dit en effet « Socrate est un homme » ? Je ne critique pas cette expression parce qu'elle n'intervient pas dans la vie pratique. Ce que je critique est le fait que les logiciens ne donnent à des exemples de ce genre aucune vie. Il est nécessaire que nous inventions un contexte à nos exemples. Nous pourrions employer « homme » en tant que prédicat s'il s'agissait de décider si quelqu'un, vêtu à la manière d'une femme, est un homme ou une femme. Ainsi aurions-nous inventé un contexte pour le mot, un jeu dans lequel son emploi est un coup. Le fait que le mot ait en pratique un rôle à jouer dans un jeu est sans importance, mais ce qui importe, c'est que nous ayons un jeu, qu'une vie soit donnée au mot.

Lorsqu'on emploie « homme » comme prédicat, le sujet est un nom propre, le nom propre d'un homme. Je pourrais donner des noms propres aux choses inanimées, bien qu'à l'accoutumée nous ne le fassions pas. Supposez que nous donnions à deux chaises parfaitement identiques des noms propres, disons « Jacques » et « Jean ». Comment distinguerions-nous ces chaises ? Il faut suivre tous leurs déplacements. On présume que l'emploi des noms propres est très élémentaire, mais on peut employer ce que nous appelons des noms propres de quantité de façons qui n'ont rien de simple. À quelles conditions suis-je capable d'employer « Jacques » ou « Jean » à la façon dont nous sommes normalement enclins à employer des noms ? Une condition est que les deux chaises ne puissent fusionner à la façon d'ombres, une autre, que la trajectoire de chaque chaise soit continue. Cela dit pour suggérer les complications inhérentes à l'emploi de « nom propre [...] »

Mais notez qu'il y a une différence entre rouge et homme employés comme propriétés. Une table peut être le porteur de la propriété rouge, mais le cas de homme est différent. Quel est le porteur de cette propriété ? La phrase « Je vois un homme » n'est pas expliquée par « $\exists x$ je vois x . x est un homme ». Car cette dernière expression laisse l'emploi de x inexpliqué. Elle pourrait être l'explication de « Je vois un homme » si on disait cela d'une tache sombre dans le brouillard, ou d'une forme d'aspect humain qui se comporterait à la

manière d'un homme, ou d'un tapis enroulé dans lequel se trouverait un homme. Considérez la notation russellienne de « Il n'y a pas d'homme dans cette salle », « $\neg\exists x$ est un homme dans cette salle ». Cette notation suggère qu'une personne aurait fait le tour des choses se trouvant dans la pièce et qu'elle n'aurait pas trouvé d'homme. La notation « $\exists x (Fx)$ » est construite sur un modèle dans lequel x est un mot comme « boîte » ou un autre nom générique. Le mot « chose » n'est pas un nom générique. (Wittgenstein, *Les cours de Cambridge 1932-1935*, tr. fr. E. Rigal, légèrement modifiée, p. 152-153)

Wittgenstein Un concept n'est pas essentiellement un prédicat. Nous disons certes souvent : « Cette chose n'est pas une bouteille », mais il n'est nullement essentiel au jeu de langage avec le concept de « bouteille » que l'on y inclue de tels jugements. [...]

La « logique mathématique » a complètement transformé la pensée des mathématiciens et philosophes en désignant une interprétation superficielle des formes de notre langage quotidien pour l'analyse des structures des faits. Ce faisant elle n'a fait que continuer à construire au dessus de la logique aristotélicienne. (Wittgenstein, *Remarques sur les fondements des mathématiques*, V, §§47-48, trad. française Gallimard, p. 250)

Strawson Je distinguerai les universaux de sorte (sortal) et les universaux caractérisants [...]. Cette distinction s'explique de la manière suivante. Un universel de sorte fournit un principe pour distinguer et compter les particuliers individuels qu'il rassemble. Il ne présuppose aucune méthode ou principe antécédents pour individuer les particuliers qu'il rassemble. Par contre les universaux caractérisants, s'ils fournissent des principes pour grouper, et même pour compter, les particuliers, les fournissent uniquement pour des particuliers que l'on distingue déjà ou que l'on peut distinguer par l'emploi d'une méthode ou d'un principe antécédents. (P.F. Strawson, *Les Individus*, trad. française légèrement modifiée, p. 189)

Geach Nous devons ici attirer l'attention sur une restriction qui s'applique à la catégorie des termes généraux qui peuvent jamais avoir une occurrence comme noms. Quand le même nom est utilisé dans deux actes de nominations, nous pouvons toujours demander si la même chose a été nommée. Il s'ensuit qu'un terme général peut avoir une occurrence comme un nom seulement s'il y a un sens à lui préfixer les mots « le même ». Les termes généraux sont loin de tous satisfaire à cette condition. Et, encore une fois, c'est seulement par rapport à certains termes que la question peut être posée de savoir combien de telles ou telles choses il y a. Par exemple, bien que nous ayons l'expression « les sept mers », personne ne peut se proposer de déterminer combien de mers il y a ; le terme « mer » ne détermine aucune division de l'eau dans le monde en mers à la façon du terme « lettre » (au

sens typographique) qui détermine une division des lettres imprimées dans le monde en lettres.

Frege ainsi que Thomas d'Aquin reconnurent cette seconde raison de marquer une distinction entre les termes. Frege dit que seuls les concepts qui « délimitent strictement » ce à quoi ils s'appliquent, de telle sorte que cela ne soit pas « arbitrairement divisible », peuvent servir d'unités de compte ; pour relier cela à ce que j'étais en train de dire, nous devons seulement observer que pour Frege, un concept était ce qui dans un langage était représenté par un terme général. Frege remarque discrètement que dans d'autres cas, par exemple « chose rouge », aucun nombre fini n'est déterminé. Mais bien sûr le problème qu'on a à compter les choses rouges dans une pièce n'est pas que vous ne pouvez pas terminer votre décompte, mais que vous ne pouvez pas le commencer ; vous ne pouvez jamais savoir si vous en avez déjà compté une parce que « la même chose rouge » ne fournit aucun critère d'identité. Thomas d'Aquin, de façon semblable, mentionne le fait grammatical que, en latin, les substantifs (singuliers et pluriels) ont un nombre par eux-mêmes, tandis que les adjectifs par un nombre qui est déterminé par les noms qu'ils qualifient. Je le suivrai en distinguant les termes généraux en substantivaux et adjectivaux. [...]

Il vaut mieux ici que j'explique en une note quel est le sens pour moi du terme « critère d'identité ». Je maintiens qu'il n'y a aucun sens à juger si des choses sont « les mêmes », ou si une chose demeure « la même », à moins que nous ajoutions ou comprenions un terme général — « le même F ». Ce en conformité à quoi nous jugeons qu'il y a identité je l'appelle critère d'identité ; cela s'accorde avec l'étymologie du terme « critère ». [...] J'appellerai « substantival » un terme général pour lequel « le même » donne un critère d'identité. (Peter T. Geach, *Reference and Generality*, 3ème édition (1980), §30, pp.63-64)

Critère d'identité

Frege Si le signe a désigne un objet, nous devons avoir un critère qui permette de décider si b est le même que a, même si nous n'avons pas toujours le pouvoir d'utiliser ce critère. (Frege, *Les Fondements de l'arithmétique*, § 62, p. 189)

Geach ...toute relation d'équivalence, toute relation qui est non-vide, réflexive dans son domaine, transitive et symétrique peut-être utilisée pour spécifier un critère d'identité relative. La procédure est assez commune en mathématiques : par exemple, il existe une certaine relation d'équivalence entre paires ordonnées d'entiers en vertu de laquelle nous pouvons dire que x et y, bien qu'étant des paires ordonnées distinctes, sont un seul et même nombre rationnel. [...] Dans ce genre de cas, nous avons une façon claire et bien connue de définir une relation d'équivalence. La relation d'équivalence correspondant à « est le même homme que » est, comme nous le savons

tous, une question d'argumentation philosophique depuis fort longtemps. Je ne pense pas que l'argument peut être court-circuité par des considérations abstraites relevant de la philosophie de la logique. Puisque « homme » n'est pas un terme logique, ni même mathématique, ce n'est pas l'affaire de la logique ou de la philosophie de la logique de fournir un critère d'identité pour l'homme. (Peter Geach, « Identity. A reply » (1969) in Peter Geach, *Logic Matters*, 1972, p. 249)

Wiggins . . . pour chaque chose qui satisfait un prédicat comme « bouge », « court », ou « blanc », il doit exister un genre (*kind*) connu ou inconnu, nommé ou nommable, auquel l'objet appartient et par rapport auquel la question « Qu'est-ce que c'est ? » pourrait trouver une réponse. Tout ce qui existe est un ce quelque chose (*this such*). Là où une personne comprend pleinement ce qu'elle juge quand elle dit que ceci, ou cela, ou cette autre chose bouge, ou court ou est blanc, elle saura ce qu'est la chose en question. En second lieu, si quelqu'un rapporte en outre que la chose en question qui court est la même que la chose qui est blanche, alors son jugement ne peut être vrai sauf si deux conditions au moins sont remplies. Ces conditions sont que la chose qui court est la le même type de chose, quel qu'il soit (*the same something or other*), que la chose qui est blanche et que le type de choses en question soit associé à un principe en vertu duquel les entités d'un genre particulier puissent être suivies à la trace et ré-identifiées comme étant une et la même. (David Wiggins, *Sameness and Substance Renewed*, 2001, p. 22)

Relativité de l'identité

Geach Selon ma propre conception de l'identité, je n'aurais sur le principe aucune objection à faire à l'idée que différents A soient un seul et même B. (Peter T. Geach, *Reference and Generality*, 3ème édition (1980), §94, pp.181)

Geach Un gros chat était couché sur le paillason. Il n'y avait qu'un seul chat sur le paillason. Le nom du chat était « Tibbles » : « Tibbles » est en outre un nom pour un chat. Cette histoire toute simple nous conduit à des difficultés si nous considérons que « Tibbles » est un chat normal. Car un chat normal a au moins 1000 poils. Comme beaucoup de concepts empiriques, le concept poil (unique) est flou sur ses bords ; mais il est raisonnable de supposer que nous pouvons identifier en Tibbles au moins 1000 de ses parties, chacune d'entre elles étant de façon déterminée un poil. Je ferai référence à ces poils comme étant $h_1, h_2, h_3 \dots h_{1000}$.

Maintenant soit c la plus grande masse continue de tissu félin sur le paillason. Alors pour n'importe lequel des 1000 poils de chat, il existe une partie propre c_n de c qui contient exactement la totalité de c excepté le poil h_n ; et chaque partie c_n de ce type diffère, d'une façon accessible à la description, de toute autre partie, disons c_m , et de c prise comme un tout. En outre, si flou soit le concept chat, il est clair que non seulement c est un chat, mais aussi

une partie quelconque c_n est un chat : c_n devait déjà être un chat. Donc, contrairement à ce que dit notre histoire, il n'y avait pas simplement un chat appelé « Tibbles » sur le paillason ; il y en avait au moins 1001 de couchés là ! Bien sûr, cela impliquerait qu'il y ait un important chevauchement et partage d'organes parmi ces mille et un chats, mais la logique n'a rien à dire à l'encontre de cela ; après tout, cela arrive à petite échelle avec les siamois.

Tout de même, ce résultat est absurde. Nous ne parlons tout simplement pas des chats ou n'usons pas des noms de chats de cette façon, pas plus que nos pratiques ordinaires ne sont offertes à la censure logique. Certes, je suis loin de penser que la pratique ordinaire n'est jamais offerte à la censure logique, mais je ne crois pas que notre usage ordinaire des noms propres et des noms dénombrant (*count nouns*) soit si radicalement fautive comme l'implique cette conclusion. Tout se remet en place si nous réalisons que le nombre de chats sur le paillason est le nombre de chats différents sur le paillason, et que c_{13} , c_{279} , et c ne sont pas différents chats, mais le même et unique chat. Bien qu'aucune de ces 1001 masses de tissu ne soit la même masse de tissu qu'une autre masse de tissu, chacune d'entre elles est le même chat que les autres : chacune d'entre elle, donc, est un chat. Mais il n'y a qu'un chat sur le paillason et c'est ainsi que prend fin notre histoire. (Peter Geach, *Reference and Generality*, 3ième édition, 1981, § 110, pp.215-216).

Locke On ne constate jamais en effet (on ne conçoit même pas que ce soit possible) deux choses de même espèce existant au même lieu en même temps et on en conclut à juste titre que tout ce qui existe en tel endroit à tel moment exclut toute chose de la même espèce et est la seule à y être. (Locke, *Essai sur l'entendement humain*, II, ch.27, §1 traduction Vrin modifiée)

Mark Johnston Vous avez finalement rencontré l'amour de votre vie. Après une série excitante de rendez-vous, il se décide à vous faire une proposition d'engagement. Vous êtes là, au restaurant Lespinasse, vous délectant d'un mets tout simplement délicieux. Juste avant que le dessert ne soit servi, il sort une petite boîte, le genre de boîte qui pourrait tout à fait contenir une bague de fiançailles. Vous l'ouvrez tout de suite pour ne trouver à l'intérieur qu'une pépite d'or et de la suie. Votre cœur devient lourd. Vous saviez qu'il était philosophe, mais vous réalisez avec une panique croissante ce que cela signifie vraiment lorsqu'il vous tient le discours curieux suivant :

Eh bien... Je viens juste de lire *La logique des noms propres* de Kripke, ouvrage dans lequel on défend de manière définitive l'idée que l'eau et H₂O sont une seule et même chose, sont numériquement identiques. Or cela n'est pas une affirmation qui concerne seulement l'eau. C'est une conséquence de la conception générale selon laquelle chaque genre manifeste de matière – café, molybdène, plastique – est identique au genre chimique qui constitue les échantillons pertinents du genre manifeste concerné. Par conséquent, non seulement l'eau est numériquement identique à H₂O, mais c'est vrai aussi du genre glace, du genre neige et du genre vapeur d'eau. Par conséquent, par transitivité de l'identité, nous, philosophes, avons découvert que la neige est numériquement identique à la vapeur d'eau. Mais comme le point est parfaitement général, il s'applique pareillement à l'eau, le plastique et même le diamant. Le genre diamant est numériquement identique au genre chimique carbone, de même que le genre suie. Donc le diamant est identique à la suie. Cela signifie que vous ne pouvez pas vous plaindre en arguant du fait qu'il n'y a pas de diamant. Il y a un diamant puisqu'il y a de la suie, car le diamant est identique à la suie.

[...] En dépit de la grimace qui fige votre visage, votre prétendant continue :

Sans aucun doute, vous vous demandez ce qu'il en est de l'anneau. Et bien, maintenant que nous, les philosophes, nous avons établi l'identité de la vapeur d'eau et de la neige, d'un côté, et de la suie et du diamant de l'autre, nous sommes en position de défendre l'identité de l'anneau et de l'or dont il est fait. Après tout, le seul argument contre cette identité était que l'anneau a nécessairement une forme d'anneau tandis qu'aucune quantité d'or n'a pas nécessairement une forme d'anneau. Je suis sûr que vous voyez maintenant que c'est un mauvais argument, car si ce n'était pas le cas, nous pourrions soutenir que la vapeur d'eau n'est pas numériquement identique à la neige parce que la vapeur d'eau est essentiellement

une vapeur et que la neige ne l'est pas. Mais admettre que la vapeur d'eau n'est pas numériquement identique à la neige, c'est, par parité de raisonnement, admettre que l'eau n'est pas numériquement identique à H_2O . Vous voyez donc pourquoi nous devons rejeter l'argument qui distingue un anneau et la quantité d'or dont il est fait.

Trop, c'est trop. Comme vous vous apprêtez à quitter le restaurant, vous désignez du doigt la note, disant : « S'il vous plait, occupez-vous de cet amas de molécules ». (Mark Johnston, « Manifest Kinds », *The Journal of Philosophy*, vol 94, 1997, pp.564-565)

Wittgenstein On peut certes imaginer que deux membres d'une tribu où l'on ne pratique aucun jeu s'installent autour d'un échiquier, qu'ils exécutent les coups d'une partie d'échecs, et qu'ils le fassent même avec tous les phénomènes psychiques d'accompagnements. Et si nous les voyions, nous dirions qu'ils jouent aux échecs. Mais imagine maintenant qu'une partie d'échecs soit traduite, d'après certaines règles, en une suite d'actions que nous n'avons pas l'habitude d'associer à un jeu – des cris et des trépignements par exemple. Et imagine qu'au lieu de pratiquer les échecs sous la forme qui nous est habituelle, nos deux hommes se mettent à crier et à trépigner. Ils le feraient de telle manière que ces processus seraient traduisibles en une partie d'échecs au moyen des règles appropriées. Serions-nous alors enclins à dire qu'ils jouent à un jeu ? Et de quels droits pourrait-on le dire ? (Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, § 200.

Wittgenstein Imaginons qu'un Dieu crée un instant, au beau milieu du désert, un pays qui existe deux minutes durant, et soit la reproduction exacte d'une partie de l'Angleterre avec tout ce qui se passe en cet endroit pendant deux minutes [...] L'une de ces personnes fait exactement ce que fait un mathématicien en Angleterre lorsqu'il effectue un calcul. Devons-nous dire de cet homme de deux minutes qu'il compte ? Ne pourrions-nous, par exemple, imaginer un passé et une continuation à ces deux minutes, qui nous feraient nommer tout autrement ces processus ? (Wittgenstein, *Remarques sur les fondements des mathématiques*, VI, § 34, p. 275).

Wittgenstein L'intention est enchâssée dans sa situation, dans les coutumes et les institutions humaines. S'il n'y avait une technique du jeu d'échecs, je ne pourrais avoir l'intention de jouer une partie d'échecs. Pour autant que je puis avoir l'intention à l'avance de construire une phrase, cela n'est possible que par le fait que je sais parler la langue que je parle. Après tout, on ne peut dire quelque chose que si l'on a appris à parler. Par conséquent, qui veut dire quelque chose doit aussi posséder une langue ; et pourtant, il est clair que l'on peut vouloir parler sans parler. De même que l'on peut vouloir danser sans danser. (Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, §§ 337-338)

Wittgenstein Je pourrais bien sûr inventer aujourd'hui un jeu sur tablette que l'on aurait jamais véritablement joué. [...] Mais cela n'est possible que parce qu'il existe déjà des jeux analogues, c'est-à-dire parce que l'on joue déjà à des jeux analogues. (Wittgenstein, *Remarques sur les fondements des mathématiques*, VI, 32, p. 273)